

V'Abelle de la nouvelle-Orléans

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED

COL. HUGUES J. DE LA VERGNE PRESIDENT MAURICE LAFARGUE Directeur-Gérant

Phone Main 3487 Bureaux: 323 Rue de Chartres entre Conti et Bienville

Entered at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter

Pour les petites annonces de demandes, ventes, locations, etc., qui se soldent au prix réduit de 6 sous la ligne, voir une autre page du journal.

TEMPERATURE.

Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue du Canal, Nouvelle-Orléans, Lne.

Lundi, 11 mai 1914.

Table with 2 columns: Fahrenheit, Centigrade. Rows for 7 h. du matin, Midi, 3 p. m., 6 p. m.

Our French Lesson No 7.

AVIS A TOUS CEUX QUI VEULENT APPRENDRE LE FRANÇAIS.

La nouvelle direction de l'Abelle qui a à cœur la conservation et la propagation de la belle langue française en Louisiane a résolu de donner aux Américains l'opportunité d'apprendre le français pour la modique somme de 75 sous par mois, montant de l'abonnement mensuel au journal. Notre nouvelle méthode permettra également aux Louisianais désirant se perfectionner dans l'étude plus complète de la langue de leurs ancêtres, de pouvoir le faire avec la plus grande facilité et sans perdre un temps précieux que trop souvent réclament leurs affaires.

Nous avons en effet obtenu de Monsieur M. D. Berlitz, chevalier de la légion d'honneur, officier d'Académie, l'autorisation de publier chaque jour dans nos colonnes une leçon tirée de sa méthode dont la réputation est mondiale.

Nous continuons aujourd'hui la publication de la première leçon.

Afin de permettre aux débutants de pouvoir comprendre parfaitement la méthode, nous publions en Anglais les notices explicatives qui accompagnent chaque leçon.

Toute personne n'ayant pu pour une raison quelconque suivre nos premières leçons aura toujours la ressource de se les procurer en nous demandant de lui envoyer les numéros du journal correspondant aux leçons qui lui manquent.

NOTICE TO ALL PERSONS WHO WOULD LEARN THE FRENCH LANGUAGE.

As the conservation and the

propagation of the French language in Louisiana are among the prime desiderata cherished by the new administration of the New Orleans Bee, it has been decided to inaugurate a system whereby Americans will be enabled to study French for the small sum of seventy-five cents per month—amount of one month's subscription to the paper. The published exercises will be of great help to Louisianians who would wish to gain more accurate understanding of the idioms and grammatical construction of the language of their ancestors, without taxing either their time or their intellectual forces.

By permission of Prof. M. D. Berlitz, Knight of the Legion of Honor, Officer of the French Academy, we are publishing in the columns of the Bee, a series of graduated exercises from Prof. Berlitz's work, whose excellence is recognized the world over.

We shall continue these lessons every day. In order to facilitate the task for beginners, we will accompany the explanatory notes with the English equivalent.

Any persons who, for some reason or other, has missed the first lessons, can obtain back numbers of the paper, either by calling at our office or requesting that they be forwarded by mail.

The advantages claimed for this method are:

(a) The lessons are mostly based on object-teaching; this results in the students associating perception with the foreign expressions; he thus is soon able to think in the foreign idiom.

(b) Nearly all the lessons are in shape of conversation, in order to continually drill the student's ear and tongue.

(c) The most useful is always taught first, so that the student's mind is not encumbered with rules and word forms that he cannot immediately use and will forget again before reading them.

(d) Where rules are to be given, they are illustrated by striking examples, so that even those who are not good grammarians can fully understand them.

(e) The pronunciation of all difficult words or expressions is carefully transcribed, so that the students need not constantly rely on their teacher, and can, if necessary, progress entirely without him.

(f) All idioms or other difficulties are carefully explained in order to emancipate the intelligent students from their teacher.

The method is designed: (1) For self-instruction: The student in such case reads over aloud, and several times, each lesson and then asks himself the questions of the book, answering them.

(2) For reciprocal instruction in clubs or parties of friends, each member alternately taking the role of the teacher, asking the questions and letting the others alternately answer. This has the advantage over self-instruction that the ear is more thoroughly drilled in catching the foreign sounds by hearing other people's voices, and, as several heads know more than one, each student will be able in his turn to correct mistakes made by his fellow-students.

SEPTIEME LEÇON. (set-yaim)

Première Partie. SEVENTH LESSON.

First Part.

30. When nous is subject of verb, the latter must end in ons; the third person plural of verbs generally ends in ent, which is never pronounced.

Nous prenons, we take. (noo prännoh'). Ils prennent, they take (ill preñ).

Nous mettons, we put. (noo met' toh'). Ils mettent, they put (ill met).

Nous portons, we carry (noo porr' toh'). (Where we double the r, it should be pronounced very distinctly—rolled.) Ils portent, they carry (ill porrt).

Nous poussons, we push (noo poosoh'). Ils poussent, they push (ill poos).

Nous tirons, we pull (noo teerröh'). Ils tirent, they pull (ill teerr).

Nous ouvrons, we open (noo zovrohh'). Ils ouvrent, they open (ill zovvr').

Nous fermons, we close (noo fairmoh'). Ils ferment, they close (ill fairm).

Nous allons, we go (noo zalloh'). Ils vont, they go (ill voh'). Nous venons, we come (noo vnoh'). Ils viennent, they come (ill v'ien).

Nous faisons, we do (noo fihzoh'). Ils font, they do (ill foh'). 31. In French, you can never use forms like "We are opening" or "They are opening"; you must use the simple form "We open" or "They open." The same with any other verb. Compare Remark 17.

Que faisons-nous? (kü fihzoh' noo) What are we doing?

Que font-ils? (kü foh' t'ill) What are they doing? Avoir (ahvohr), to have.

J'ai (zhai), I have; vous avez (voo zahvai), you have; il a (illah), he has; nous avons (noo zahvoh'), we have; ils ont (ils zoh'), they have; ai je (aizh), have I? avez-vous (ahvaj voo), have you? etc.

J'ouvre mon livre. Monsieur Dumas, ouvrez votre livre. Que faisons-nous? Nous ouvrons (vous et moi) nos livres. Ouvrons-nous nos livres? Oui, monsieur, nous les ouvrons.—Fermions nos livres (= let us close our books). Que faisons-nous?—Messieurs, prenez vos livres. Que font ces messieurs? Prenez-vous vos livres? Oui, monsieur, nous les prenons.— Vos livres sont-ils sur la table? Non, monsieur, ils n'y sont pas.

J'ai un livre. Vous avez deux livres. M. Durand a-t-il trois livres? Nous avons deux bras. MM. Roger et Duval (Rohzhai ai Duval) n'ont pas leur livres. Combien de crayons avez-vous? Combien de crayons ai-je?

Beaucoup (bohkooh) much, many; autant (oh-tah'), as many; plus (plü), more; moins (mwai'), fewer, less; peu (pö), little, few; plusieurs (plüz yör), several; ensemble (ah' sah' bl), together.

Je n'ai que trois livres (n'ai kü). I have but (or only) three books. Literally: I not have but three books.

UNE FEMME D'AFFAIRES.

— Bonsoir, Emile. Tu dis toujours que les femmes n'ont-rien aux affaires. Eh bien, j'ai gagné cent francs aujourd'hui.

— Cent francs? — Oui. Le piano, combien valait-il? — Trois cents francs.

Pourquoi le soda cracker est-il aujourd'hui un aliment universel?

Il est vrai qu'autrefois on mangeait aussi des soda crackers — mais le marchand les puisait dans un baril ou une boîte, pour les envelopper dans un sac de papier et arrivé chez soi, le croustillant et la saveur s'en étaient allés.



Les soda crackers — Uneeda Biscuit — sont meilleurs que ceux faits autrefois — confectionnés dans les plus-grands ateliers du monde — emballés à la perfection — et parfaitement conservés jusqu'à ce que vous les puissiez frais et croustillants de leur emballage protecteur. Cinq cents.

NATIONAL BISCUIT COMPANY

— Eh bien, je l'ai vendu quatre cents.

— Quatre cents! Où est l'argent? — Ah! je ne l'ai pas.

— Comment? — Non, j'ai vendu le piano à un marchand. Il me donna un piano de cinq cents et reprend le vieux pour quatre cents.

Le Retour du Kaiser.

Correspondance Spéciale de l'Abelle. Berlin, 11 mai. — Il ne serait pas encore certain que le retour du Kaiser ait lieu par Venise ou Trieste. Le Kaiser devait prendre une décision après entente avec le Cancellier von Bethmann-Hollweg, qui doit passer plusieurs jours à Gorfon.

Des bruits contradictoires circulent à ce sujet dans les mêmes milieux. On parle encore du retour par Venise, on peut-être par Constantinople. En un mot à Vienne et à Munich, on ignore les vraies intentions du Kaiser, qui se décidera sans doute d'après les circonstances et les conseils de son chancelier.

Si la santé de l'Empereur d'Autriche s'améliorait, ce retour serait avancé.

Nouvelles de la Louisiane

Plaquemine, 11 mai. — M. B. C. Le Blanc, banquier et planteur, s'est suicidé dans une des dépendances de sa plantation. Il s'était logé une balle de revolver dans la tête. Le défunt était un des riches citoyens de la Paroisse Iberville. Il laisse une veuve et deux enfants.

Houma, 11 mai. — Le conseil municipal a élu les officiers suivants: Greffier, Drex Angers; trésorier, E. W. Dupont; maire intérimaire, C. B. Smith; bureau de santé, les docteurs T. L. St. Martin, R. W. Collins, J. B. Duval, A. M. Dupont et O. J. Theriot.

Sulphur, 11 mai. — Le moulin du "Sulphur Lumber Company" a été détruit par un incendie. Pertes, 12,000 dollars.

Ama, 11 mai. — La Cour de District est en session. Le juge P. E. Edrington préside.

Cour Suprême

La Cour Suprême s'est réunie hier lundi et a rendu un grand nombre d'arrêts. Le cas le plus sensationnel a été celui d'Augusta Edward à qui la cour a refusé une nouvelle audition de cause. On se rappelle qu'elle avait été condamnée à 14 ans de pénitencier pour le meurtre de son amant Geo. W. Richi.

Faits Divers

A. O. Pessou, l'agent d'assurances condamné à dix ans de pénitencier pour détournement de fonds, part aujourd'hui pour Baton-Rouge.

Le total des souscriptions à l'Exposition des Idées, à date du 11 mai, est de 510,000 dollars.

M. Frank M. Miller a été assermenté marshal des Etats-Unis, remplaçant M. Victor Laisol, MM. André Francis, A. M. Verret et D. A. Sanders ont été nommés députés-marshals.

Le 30ème Volkfest, fête annuelle de la colonie allemande, aura lieu le 31 mai et le 1er juin au Southern Park.

PROTEGEZ VOS MEUBLES en les gardant dans nos magasins à l'épreuve des incendies.

SAM WISEMAN 707 rue Camp Téléphone Main 2038

\$8 Par Heure Service indépendant d'Auto, pour Automobile à cinq (5) Passagers. \$1.00 AU PAR C de BASEBALL Car sur la Rue St-Charles entre les Rues Canal et Commune. Phone Main 1131

Advertisement for WEAR THE ROBERT, featuring an image of a woman and text about hair care and optician services.

Il faut aider la Nature, mais le faire vite, et d'une façon appropriée. Les

HOSTETTER'S STOMACH BITTERS

ont été reconnus pendant plus de soixante ans, comme le remède tout indiqué pour les maladies de l'estomac, du foie et des intestins.

Sur un Article de M. Lavissee

Correspondance Spéciale de l'Abelle. Le "Daily News" commentant l'article que l'historien Français, M. Ernest Lavissee, a publié dans le "Times" dit: "Pour M. Lavissee l'Allemagne est un adversaire menaçant et l'Angleterre, la Russie et la France sont, pour lui, unies contre l'Allemagne."

M. Lavissee voudrait qu'à l'occasion de la visite du roi d'Angleterre à Paris on fasse valoir cette interprétation de l'entente anglo-française; nous nous empressons de relever que tel n'est pas le point de vue du Gouvernement anglais ou d'un personnage responsable quelconque en Angleterre. Au yeux de l'Angle-

Advertisement for BAIN TURC, a modern bath for men and women, located at 728 Rue Cravier.

berre l'entente cordiale n'est point une alliance, elle ne vise aucunement l'Allemagne et elle n'est pas non plus exclusive.

LES CHANSONS DU JOUR

Avec musique pour piano et sous chaque bar le titre de la chanson. Who Paid the Rent for Mrs. Rip Van Winkle? The Devil in His Own Home Town. While They Were Dancing Around. I Love the Ladies. Orange Blossom Time in June. I'm in Love With the Mother of My Best Girl. I've Got Everything I Want But You. When We Were Running Wild. Rebecca of Sunny Brook Farm. Park, Park, Back to Indiana. Good Bye, My Love, Good Bye. I'm On My Way to Mandalay. I'm Crying Just for You. You Can't Get Away From It. How Would You Like to Make Love to Me? Good Ship Mary Ann. The Love of Amour. Dinah. Oh, You Lovable Child. If He Looks Good to Mother. A Boy, a Girl and Moonlight. You're My Boy. Flow Along, River Tenn. You're the Girl. Sometime. You're the Light of My Life. The Harming Bread. All Aboard for Dixie Land. I Miss You Most of All. I Cross the Mason and Dixon Line.

Les derniers succès d'Opérettes à 30 sous chaque, port payé

"High Jinks," "The Bubble," "Love's Own Kiss," from High Jinks. "Oh, Cecilia," "When the Moon Shiny Winks," from Queen of the Movies. "Adèle," "Strawberries and Cream," "My Leonard," from Adèle. "I Was in September," "When You're All Dressed Up," from the Beauty Spot. "Just You and I and the Moon," "Hello Honey," from the Follies. "Oh, Gustav," "The Midnight Girl," from The Midnight Girl. Write for sample list of Popular and Classic Music.

914 Rue du Canal DUGAN Piano Company

Advertisement for J. W. RUSS, Real Estate Agent, located at 334 Rue Carondelet.

Advertisement for SOUDURE À l'Oxy-Acétyle, Crescent City Machine and Mfg. Works, P. A. Dubus, Gérant.

Advertisement for MINO, featuring an image of a man and text about RIECKE Cabinet Works.

Feuilleton de l'Abelle de la Nlle-Orléans

No. 9 Commencé le 2 mai 1914

LE ROMAN —DE— MARIE

(Suite)

Il fut particulièrement jaloux du portrait que Cyprien avait fait de la jeune fille. Il ne pouvait faire le portrait de personne, lui; on n'aurait pas consenti à lui acheter un appareil. Et penser que l'image de Marie allait naître sous les doigts de Cyprien lui donnait envie de casser cet appareil quand il le trouverait à sa portée. Et lui qui était si doux naguère, qui n'avait souhaité du mal à personne! Suffit-il donc d'être malheureux pour devenir méchant? Quelques jours après la visite de Mlle Couloumière à la Cabane, Cyprien partit pour Sames. Il s'était fait beau. Il avait mis des souliers vernis, des gants clairs. Il allait sans doute porter une épreuve à Mlle Marie. Ce jour-là, Bertrand avait reçu l'ordre de faire une tournée chez les métayers pour voir si la vigne avait besoin d'un nouveau sulfatage; mais il négligea les métairies de Guiche, il n'inspecta que celles de Sames, voisines des

terres de Mme Couloumière, où les vignes n'étaient pourtant pas nombreuses. Il passa la plus grande partie de cette après-midi dans une saulaie à guetter Cyprien. A cinq heures du soir, il le vit revenir, épanoui, une rose à la boutonnière.

La semaine suivante, Mme Couloumière et sa petite-fille revinrent à la Cabane. Elles y restèrent deux heures. Cyprien alla les reconduire jusqu'au pont.

Peu de temps après, Cyprien fit avec elle une promenade à l'abbaye de Sorde. Cette fois, son père l'accompagnait.

Depuis ce jour, on parla beaucoup de ces dames à la maison. Tout le monde les couvrait de fleurs. Bruscaïl vantait beaucoup les manières de la jeune Mme Couloumière, une bien aimable femme, et pas fière avec le monde, quoique née de Flavilly.

Quant à Cyprien, il avait l'air de les connaître depuis dix ans. Il disait Marie tout court, en parlant de la jeune Parisienne.

— Papa, est-ce que vous avez retrouvé cette ombrelle de Marie? Non, non; je n'en ai pas à Sames à bicyclette, Marie déteste ça.

Le soir, Bruscaïl avait des conciliabules mystérieux avec Catherine, en prenant le frais sous les petits platanes. Il marmottait: — Hé! ça ne serait pas une si mauvaise affaire! La vieille en est folle, de cette petite; elle en fera son héritière probablement, et alors, fustichest!

Si Bruscaïl parlait ainsi à sa femme, ce n'était certes pas pour lui demander un conseil. Il n'aurait plus été un Bruscaïl, ni Gascou, s'il s'était inquiété de l'opinion de sa femme avant de prendre une décision. Mais il faut bien causer, n'est-ce pas? Ce n'est pas la coutume de confier les projets à ses poules.

— Mais oui, Jean-Pierron... Pour ça, c'est bien possible, Jean-Pierron...

C'était à peu près tout ce que lui répondait Mme Bruscaïl, et il aurait fallu voir qu'elle se permit de parler autrement! Ce qui n'empêchait pas d'ailleurs Catherine d'en faire à sa tête quand l'envie lui venait.

Un soir, Bertrand put entendre ses parents causer ainsi dans l'ombre tiède, pendant que les platanes semblaient chuchoter des secrets par intervalles, en se frottant, de leurs feuilles lisses, et alors le cadet eut l'impression qu'on parlait de quelque chose de triste, d'effrayant, comme de sa propre mort.

C'était donc possible: on essaierait de marier Cyprien et Marie?

Toute cette nuit, il pleura, grince des dents, se désespéra sur sa couchette vermouluë: un lit d'autrefois, démodé à Guiche, et dont Bruscaïl avait fait scier les colonnes pour plus de commodité.

— Mais c'est moi! c'est moi qui vous aimez! disait-il de temps en temps à demi-voix, comme si Marie avait pu l'entendre. Et c'est moi que vous aimez d'abord! Oh! bien sûr, je suis repoussant, depuis un mois, à cause de cette blessure; mais ça passera, mademoiselle Marie! Ne me regardez-pas; écoutez-moi seulement et vous sentirez combien mon cœur vous aime, combien il est beau, lui!

Il se relevait après avoir divagué de cette sorte, et reprenant conscience de la situation, de l'impossibilité où il se trouvait de se présenter devant son ancienne amie, il décidait tout à coup de lui écrire. Oui, il allait écrire, mettre sur un papier toutes ces choses douloureuses qui étaient en lui et quand il aurait jeté la lettre à la poste, il disparaîtrait, il se cacherait pendant quelques jours, jusqu'à ce que son visage fût complètement guéri. Il prenait donc une plume, traçait d'une main nerveuse quelques lignes rapides où tout son être se lamentait, puis, au moment de mettre

cela dans une enveloppe, il avait peur. Etait-ce bien écrit? N'y avait-il pas des fautes? Dys-mots lui semblaient mal orthographiés et il regardait dans le dictionnaire; des phrases lui paraissaient incohérentes et il ne savait plus comment les construire. Et puis, si tout cela était inutile? Si Mlle Marie s'était mise à aimer Cyprien pour de bon?

Il déchirait sa lettre et se remettait à mordre les draps de son lit.

Catherine voyait bien qu'il souffrait; mais elle ne savait pas d'où venait tant de souffrance.

Elle l'aimait, elle; même elle avait une secrète préférence pour lui, quoiqu'il fût le cadet, le sacrifié. C'était peut-être pour cela. Aussi fut-elle inquiète. Elle lui apporta des douceurs, le matin, dans son lit; du café noir préparé en cachette, car Bruscaïl n'aimait pas qu'un gaspillât le café, il n'en autorisait l'usage que le dimanche. Aussi sa femme ne pouvait-elle s'en passer. Il lui en fallait cinq ou six tasses par jour, et sacré!

— Tiens, Bertrand! bois! disait-elle à voix basse pour ne pas réveiller Bruscaïl. Veux-tu une larme d'eau-de-vie?

Bertrand ne voulait pas d'eau-de-vie; il ne voulait même pas de café. Comme ce devait être grave! N'était-ce pas ce coup de boule de Cyprien qui lui avait démonté quelque chose dans la tête?

Alarmée, Catherine en toucha deux mots à son mari.

Bruscaïl s'étonna. Comment? il souffrait, le Bertrand? Bah!... Après tout, c'était bien possible que ce coup de boule lui eût dérangé quelque chose dans la tête. Il y a des moments qui ne veulent plus marcher quand elles sont tombées de façon malheureuse... Pan! Ça suffit... Le Bertrand pouvait bien avoir un ressort détraqué dans l'entendement. Il faudrait voir.

Catherine dit: — Peut-être aussi a-t-il des susceptibilités. Il n'y a que lui maintenant qui travaille. Cyprien ne fait plus rien aux champs. Puis, lorsque ces dames viennent à la maison, nous ne leur montrons pas le Bertrand, c'est comme si nous n'avions qu'un fils. Il a pu être froissé, tu comprends, Jean-Pierron... Il voudrait peut-être faire leur connaissance, lui aussi.

— Bon, bon! Je lui dirai de venir le prochain fois qu'elles seront là.

En effet, quelques jours après, quand ces dames arrivèrent à Guiche, Bruscaïl envoya Cyprien chercher le Bertrand. Mais celui-ci s'éloigna au lieu de venir.

— Comment, bêtote! s'exclama Cyprien; tu ne veux pas?

— Pourquoi? Elles ne te mangeront pas, va! Elles ont vu d'autres imbéciles!

— Vas-y tout seul! Tu en représenteras bien deux.

— Tu dis, espèce d'insolent?

— Je dis qu'on me fiche la paix! Et Bertrand s'en alla voir ce que les ouvriers faisaient aux champs.

Il tremblait, il ne se reconnaissait plus lui-même. Généralement, c'était du respect qu'il éprouvait pour son frère, pour cet atné à qui devait aller toutes les caresses de la vie. Et maintenant...

Il ne reparut pas à la Cabane avant la nuit. Dans le salon désert, où il pénétra, il crut sentir un parfum très doux comme si un peu de Mlle Marie était resté là pour lui.